

# Psychopathologie de Maupassant \*

par Germain GALÉRANT \*\*

Personne, parmi vous, n'ignore la destinée lamentable de Maupassant, aussi ne m'étendrai-je pas sur celle-ci, sauf à rappeler qu'au XIXe siècle la mort suivait d'assez près l'apparition des premiers signes de la démence syphilitique.

Ceci est un point capital en ce qu'il démontre avec quelle légèreté de besogneux plunitifs ont prétendu étendre ce bref épisode pathologique à la vie entière de l'écrivain. Impressionnée par l'atmosphère morbide qui s'exhale de ses écrits et sensible aux avatars de son existence cascadeuse, la cohorte est immense de ceux qui, convaincus de contribuer à une approche originale, n'ont jamais fait que libérer leurs fantasmes. Convenons qu'il faut autant d'ignorance que de naïveté pour attribuer à la paralysie générale ce qui s'est manifesté avant la contamination syphilitique ! Le tout, à la lumière des inévitables psychanalystes, ces Diafoirus de la psychiatrie, pour compléter le gâchis.

Encore laisserai-je de côté les inénarrables partisans d'une filiation rocambolesque avec Flaubert nourrie de lectures fautives et de déductions aberrantes.

Commençons par l'hérédité.

Dans le cornet à dés chromosomique, rien ne permet de soupçonner la présence d'une tare dont le jeune Guy aurait subi l'emprise. La conduite douteuse de son père doit être estimée à sa juste valeur : le triste dévergondage d'un homme sans grand caractère, et, du côté maternel, il n'y a vraiment rien à redire. La neurasthénie de Laure de Maupassant est une réalité tangible mais elle dépend d'événements de la plus affligeante banalité ; épouse bientôt délaissée elle vécut la décrépitude de son frère, vaincu à trente deux ans par la débauche et la vérole, pour voir ensuite ses deux fils prendre le même chemin. Que, devant un destin aussi amer, la pauvre femme ne se soit pas montrée d'humeur folichonne s'inscrit dans la plus stricte normalité ; la psychiatrie n'a rien à y voir.

Ceci n'exclut pas que, selon les lois d'une génétique implacable, Guy et Hervé empruntaient à leur père et à leur oncle une bonne part de leur comportement déréglé ; les incidences hasardeuses de l'hérédité ne vont pas plus loin.

---

\* Communication présentée à la séance du 23 février 1991 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

\*\* 152, boulevard Clemenceau, 76600 Le Havre.

Essayons maintenant de cerner la personnalité de Maupassant. Sur la foi de documents irréfutables, il est permis d'affirmer qu'il présentait une affection assez répandue chez les artistes et les gens de lettres : la cyclothymie. Vous savez que, contenue dans les limites acceptables, cette psychose se réduit à quelques troubles mineurs mais, au-delà, compte tenu de l'association fréquente avec une composante sexuelle exaltée, il lui arrive de déboucher sur des pulsions incontrôlables. C'est ce qui se produit à mainte reprise ; sans trop de conséquences, il est vrai.

Sur ce fond maniaco-dépressif vont se greffer deux névroses difficilement compatibles avec une sociabilité équilibrée : l'érotisme et le sadisme.

Le problème est délicat en ce qu'il consiste à délimiter ce qui sépare le normal du pathologique ; sujet difficile puisqu'il ressort de l'appréciation exclusive de chacun. Or, notre époque se réclame d'une permissivité sans frein qui nous soumet à l'influence contraignante d'étranges intellectuels pour qui toute morale équilibrée est condamnable parce que réactionnaire alors que le plus inquiétant délire porte le sceau du génie. Il est malaisé de rejeter cette notion conformiste ; il faut beaucoup de détermination pour oser s'en prendre à une telle cuistrerie. Il en fallait tout autant à l'époque de Maupassant où régnait un autre conformisme, celui d'une respectabilité de pure forme soigneusement dissimulée sous une hypocrisie dont personne n'était dupe. De l'avis de tous, l'adultère ne compromettait pas l'aspect représentatif du mariage ; si bien que des messieurs très dignes, parangons d'une piété ostentatoire, se retrouvaient, le soir venu, à la Maison Tellier. Pendant ce temps-là il n'est pas du tout certain que leurs épouses faisaient du tricot...

C'est dans cette ambiance douteuse que Maupassant recrutera des lecteurs enthousiastes.

Que l'érotisme déréglé se soit manifesté précocement chez lui, nous le savons par son renvoi de l'Institution Ecclésiastique d'Yvetôt où il était pourtant bien noté. La suite nous est connue à travers la Correspondance, celle de Flaubert, le Journal des Goncourt, les témoignages des contemporains et les travaux de nombreux érudits sérieux.

Grâce à cette richesse documentaire, le diagnostic s'impose d'un satyriasis confinant au priapisme. Les témoignages abondent et j'ajouterai, pour lever toute ambiguïté, que je ne me réfère pas à des confidences parfois équivoques mais à de véritables déculotades où rien n'a été laissé dans l'ombre, y compris les plus répugnantes descriptions. Compte tenu de l'influence du satyriasis sur la conduite de celui qui en est victime, il va de soi que Maupassant n'a pas pu écrire en toute sérénité dans ce climat de permanente aphrodisie ; les exemples suggestifs affluent qui, à travers Contes et Nouvelles, traduisent sa quête obsessionnelle de sensations érotiques inépuisables et pimentées. Je citerai : *Madame Baptiste*, *Les caresses*, *Un sage*, *Le vagabond* et *Le masque* parmi les plus révélateurs.

Cette recherche permanente d'une sensualité scabreuse va déboucher sur un aspect autrement frelaté avec la philosophie de Sade dont Maupassant s'est proclamé adepte admiratif.

Aujourd'hui, Sade est à la mode. Il faut flétrir les juges qui l'ont maintenu vingt-sept ans en prison (on se demande pourquoi ?), on doit s'extasier devant ses descriptions scatologiques les plus immondes et voir en lui un audacieux libérateur de forces obs-

cures. En un mot, ce serait un penseur prodigieux et ceux qui disent le contraire sont des demeurés et des cryosuriques. Tant pis pour moi.

Maupassant pouvait très bien se passer d'un mentor pour s'initier à l'éthique de ce marquis prétendument divin. Il s'en rencontra pourtant un : Flaubert !

Le maître de Croisset découvrit Sade à dix-huit ans pour lui vouer un culte idolâtre, et singulier, jusqu'à son dernier soupir. Le disciple a renchéri et sa conduite privée en porte témoignage. Encore faut-il préciser que nous ne connaissons pas tout en raison de la longue survie de sa mère qui s'est multipliée en fructueux efforts pour anéantir toute trace péjorative.

Qu'il se soit intéressé à Sade au-delà d'une simple curiosité de dilettante, nous en avons la preuve par son adhésion à la Société Sadique des Crépitiers que le Parquet fit interdire à la suite d'un décès suspect. Autre exemple : la réception chez Swinburne, à Etretat, où il avait pour convive un ami - très intime - du maître de maison, et un singe. La conduite des uns et des autres laissa plutôt à désirer et, quelques jours après, le singe fut retrouvé pendu par un domestique jaloux de le voir partager la couche de son patron ! Précisons que la villa de Swinburne s'appelait "Chaumière de Dolmancé" ce qui laisse entendre que ses hôtes préféreraient la philosophie dans le boudoir à l'échange d'idées absconses ?

C'est dans cet esprit que s'inscrit : *A la feuille de rose, Maison turque*, une lourde farce qu'on exorcise sous prétexte qu'elle n'avait pas d'autre intention que de distraire un Flaubert "las jusqu'aux moelles" et accablé d'innombrables soucis.

Flaubert avait trouvé cette ordure "très rafraîchissante" mais, Suzanne Lagier, dont la réputation de gourmandine était de notoriété publique, ne put supporter le spectacle jusqu'à la fin. Quand on a des principes...

Certains ne manqueront pas d'objecter qu'il s'agit seulement de pornographie alors que le sadisme consiste à infliger aux partenaires sexuels des souffrances physiques et morales ? Il faut ne pas avoir lu Sade pour se contenter de cette simple affirmation car la gigantesque production du marquis mérite plutôt le titre de philosophie dans les toilettes que dans le boudoir.

Ceci nous conduit à évoquer les œuvres de Maupassant inspirées par l'inquiétant personnage.

D'abord le thème de l'enfance.

Sade exècre les enfants, ces "larves humaines". Il préconise de tout mettre en œuvre pour éviter la conception, à commencer par la sodomie, l'homosexualité et l'avortement. S'il naît, on peut le tuer sans remord, même s'il a dépassé l'âge de raison. Ainsi, *Moiron* met en scène un maître d'école qui assassine ses élèves avec des bonbons au verre pilé. Dans *La confession*, un père fait mourir son fils afin d'épouser une riche héritière conformément au principe de Sade qui incite à tout sacrifier au plaisir et au profit. Même scénario dans *L'armoire* où une fille séquestre son petit garçon dans un meuble exigü pendant qu'elle reçoit sa clientèle. Avec *Le saut du berger* on voit un prêtre exalté précipiter du haut de la falaise deux amants qui s'étreignent dans une roulotte, procédé anticonceptionnel d'une efficacité indiscutable. Parfois, le drame se limite à l'abandon qui est une mort civile : *Le petit, Monsieur Parent, Humble drame, Le père, L'abandonné, Un parricide, Duchoux, L'inutile beauté, Mouche*, par exemple.

Sur le plan personnel, Maupassant suivra les mêmes principes en gardant le silence sur ses enfants illégitimes, qui furent nombreux ; seule, la progéniture de Marguerite Litzelman bénéficiera de quelques subsides, mais, jamais il ne reconnaîtra les deux filles et le fils qu'elle lui donna.

Passons à l'évocation de la mort.

Il y revient avec insistance et sur un mode qui aurait recueilli les suffrages de Sade dont il faut lire : "Français, encore un effort pour être républicains !" si l'on veut mesurer sa délectation envers l'assassinat en grande série. Nul doute que les pires massacreurs de l'humanité de Robespierre à Staline en passant par Hitler furent admirateurs de Sade qui, juge au Tribunal Révolutionnaire, reprochait leur excès de mansuétude aux hommes de la Terre. Non seulement ce charitable personnage enviait les pères de l'Antiquité dans l'immolation de leurs enfants mais il s'extasiait devant la profusion de gladiateurs tués à Rome et les innombrables nouveau-nés jetés à la voirie en Chine. "Exemple à suivre - précisait-il - pour construire une vraie République".

Alors ? Quoi d'étonnant si, dans *Un bandit corse*, Maupassant nous fait revivre un festival de massacres et de froides cruautés : blessés achevés, yeux arrachés, tueries de familles entières et assassinat de quatorze gendarmes pour faire bon poids. Au chiffre près, les autres Contes et Nouvelles ne nous laissent que l'embarras du choix : *Le père Judas*, dévoré par ses cochons, *Antoine*, *Le père Milon*, qui tuent d'inoffensifs soldats prussiens sans raison valable.

*L'orphelin*, *Tombouctou*, *L'aveu*, *Le gueux*, *Le petit fût*, *Châli*, *Mohammed Fripouille*, *L'ivrogne*, exploitent la même veine.

D'autres récits sont vraiment sadiques où Maupassant met en scène des enfants qui torturent ou tuent leurs parents. Nous retrouvons ici "La philosophie dans le boudoir" lorsque Eugénie, à l'âge où les jeunes filles comme elle font du canevas, suture le sexe de sa mère tout en l'injuriant en des termes qui ne tolèrent pas la citation, tandis qu'Augustin la sodomise et que Dolmancé se prépare à lui inoculer la vérole. Si nous poursuivons notre inventaire, la liste des scènes de viols et de perversions sexuelles est interminable ; je me borne à citer : *La femme de Paul*, *Monsieur Jocaste*, *La chevelure*, *Un cas de divorce*, *Un soir*, où chaque fois se rencontrent tous les ingrédients de la cuisine du marquis.

Quant aux femmes, il en est peu envers qui Maupassant manifeste la moindre pitié. Là encore, nous retrouvons Dolmancé à qui Eugénie demande comment il considère celles qui servent à ses plaisirs. Sa réponse est sans détour : "ce sont des objets absolument nuls ; pourvu que je sois heureux le reste m'est tout à fait égal".

C'est le thème exposé dans *Le préjugé du déshonneur* : "la seule loi qui importe, c'est celle du plaisir de l'homme" - écrit-il, tout simplement.

Inutile de rappeler à quel point la conduite de l'auteur rejoint celle de ses héros. Et là, une fois de plus, le disciple suit son maître, le Flaubert de vingt-huit ans qui écrit : "L'amour, c'est un besoin comme un autre. C'est comme une envie de pisser, n'importe comment il faut que ça sorte. Qu'on l'épanche dans un vase d'or ou un pot d'argile, le hasard seul nous procure les récipients".

Voilà qui surpasse les déplorations à propos de la femme-objet ! Dans le droit fil de la philosophie de Sade nos deux compères ont découvert la femme-récipient et nous

savons qu'ils s'en sont servis au hasard des rencontres. Maupassant choisissait ses partenaires comme viande à l'étal d'un boucher et les naïades vaseuses de la Grenouillère agrémentaient le plat du jour d'un peu de poisson plus ou moins frais.

Dans une pareille option, il ne faut pas s'attendre à un semblant de religiosité. Si, jusqu'en 1880, Maupassant affiche une indifférence totale à l'égard de toute croyance, il va bientôt se déchaîner et, dans la ligne de Sade, rejoindre un Homais caricatural. Comme Madame de Saint-Ange, Mirivel et Dolmancé, il multiplie les apophtegmes "Dieu est un massacreur et une canaille" - écrit-il dans *Un cas de divorce* avant de préciser que "ce grossier fabricant de l'Univers a voulu que les supports de l'amour soient les organes ridicules par où s'écoulent les ordures du corps et dont la principale fonction est de remplir les fosses d'aisances et de suffoquer les fosses nasales". Ses imprécations blasphématoires atteindront le sommet de la virulence avec *L'Angelus*, une œuvre que la maladie l'empêcha de terminer et où il se proposait de "faire le procès de Dieu en un terrible réquisitoire".

Le moment est maintenant venu d'aborder l'observation médicale.

L'accident primitif date de mars 1877. Il nous l'a appris en termes grandiloquents : "J'ai la vérole ! La vraie, pas la misérable chaude-pisse ni les banales crêtes de coq..." Suit une description technique du chancre qui confirme le diagnostic. Trois ans après, le système nerveux central est touché : anomalie pupillaire et céphalées, altération motrice de la main droite vers 1882 suivie des troubles de l'élocution et fautes d'orthographe caractéristiques. Enfin, ce seront les crises d'épilepsie annonciatrices de la mort, en 1893.

Les premières manifestations douloureuses suscitérent le recours aux antalgiques et aux sédatifs, dès 1881. S'il abusa sans risque du bromure de sodium, l'antipyrine, mal maîtrisée alors, provoqua des gastralgies et des hémorragies digestives qui conduisirent aux cures thermales de Plombières et de Châtel-Guyon. Ce fut pire avec les opiacés suivis de l'ingestion d'éther.

Une question vient à l'esprit : a-t-il été soigné comme il se devait à l'époque ?

Assurément non.

Il n'est fait mention de l'usage du mercure, seule thérapeutique connue alors, que de 1877 à 1879, la déplorable évolution du mal procède sans doute de cette carence puisque d'autres, dans une situation identique, ont survécu longtemps sans complication ; grâce au traitement hydrargyrique, probablement ?

La responsabilité de cette négligence est difficile à établir. Maupassant figure en bonne place parmi les malades difficiles à soigner car ils changent constamment de médecin et ont un faible pour l'auto-médication. De leur côté, nos confrères, dans l'ignorance des relations entre la syphilis et ses atteintes viscérales ultérieures avaient tendance à considérer la guérison accomplie une fois cicatrisées les syphilides visibles. Gardons-nous, toutefois, d'ironiser sur les erreurs médicales qui nous sont rapportées. Il ne faut pas qualifier erreur de diagnostic les propos rassurants que nous tenons tous en de pénibles circonstances et mieux valait convaincre le malheureux qu'il souffrait de rhumatismes plutôt que de l'inciter à constater qu'il était inexorablement perdu.

Les troubles mentaux ne devinrent vraiment perceptibles qu'en 1887, sous une forme mégalomaniaque. Maupassant se montre assoiffé de réclame, il fait, en ballon

libre, des ascensions tapageuses, exige d'être appelé Monsieur le Comte et, chez lui, exhibe partout le Gotha. La survenue, peu après, des hallucinations et d'un dédoublement de la personnalité vont témoigner d'une plus sérieuse détérioration psychique. Il s'y ajoute une manie processive qui le porte à saisir son avoué pour un rien ; il se fâche avec ses éditeurs au sujet du nombre de caractères contenus dans chaque ligne et se brouille avec l'un de ses cousins à propos d'un calorifère détraqué. En même temps, il est en proie à un délire de persécution qui le pousse à multiplier les déménagements et il accuse les médecins d'aggraver son état ; ceci lui vaudra d'être expulsé de Champel, un faubourg de Genève, tant il s'y était montré désagréable.

A-t-il, à ce moment là, écrit dans un état second ainsi que certains le prétendent ? C'est peu probable, il était très scrupuleux et, jusqu'au dernier moment, n'a jamais livré un texte imparfait. Si, de toute évidence, *Le Horla* s'inspire de concepts délirants, il ne s'ensuit pas qu'il faille être atteint de graves perturbations mentales pour aborder un thème si ardu. Au contraire, ainsi que le lui faisait remarquer Flaubert : "jamais une chanson à boire n'a été écrite par un ivrogne". Le disciple s'est toujours souvenu de ces paroles. Il faut s'en tenir là et je suivrai la leçon de Marie Claire Bancquart qui a étudié cette question de manière exhaustive : "Il est faux de dire que les œuvres fantastiques datent de la fin de la carrière de Maupassant ; elles tendent même à se raréfier à partir de 1886. Dès cet instant, son écriture se modifie, les phrases deviennent plus floues, les adjectifs changent, le style aussi qui annonce le déclin".

Sur le point de conclure, je redoute qu'il ne me soit reproché de m'être complu dans une vision péjorative de l'écrivain ? J'objecterai qu'il m'eut été difficile d'agir autrement sans fausser une réalité, parfois navrante il est vrai, mais qui ne doit pas occulter une consécration universelle et justifiée. Toute personnalité, si lumineuse soit elle, comporte des ombres sans quoi le relief serait inapparent.

Arrivé à la phase ultime, Maupassant, accablé, laissera tomber sa plume après avoir écrit au docteur Cazalis : "C'est la mort imminente et je suis fou. Adieu, ami, vous ne me reverrez plus".

#### BIBLIOGRAPHIE

- BANQUART M.Cl. - Maupassant conteur fantastique. Lettres modernes, 1976 (Archives des Lettres modernes, 163)
- BANQUART M. Cl. - Le Horla et autres contes cruels et fantastiques. Garnier, 1989 (Classiques Garnier)
- BLANCHOT M. - Sade. Ed. "Complexe", 1986
- BRUNEAU J. - Correspondance de Flaubert. La Pléiade, T. I, II, III, 1991 (Club de l'Honnête Homme)
- DEBRAY - RITZEN. - La psychanalyse, cette imposture, Albin Michel, 1991
- DOUCHIN L. - La vie érotique de Flaubert. Ed. Pauvert, 1985
- DOUCHIN L. - La vie érotique de Maupassant. Ed. Suger
- DUMESNIL R. - Correspondance de Maupassant (Epuisé)
- FÉCAMP M. - La fausse énigme de la naissance de Maupassant (Inédit)
- LANOUX A. - Maupassant, le Bel Ami. Grasset, 1979

LOTTMAN H. - Flaubert. Fayard, 1989  
TROYAT H. - Maupassant. Flammarion, 1989  
MAUPASSANT Guy. "A la feuille de rose, Maison turque". Ed. A. Grenier. Impr. Hérissé, Evreux,  
1984 (Collection "Encre")  
Bulletins des "Amis de Flaubert". Rouen, Hôtel des Sociétés savantes.  
Le journal des Goncourt. Laffont, 1989 (Collection "Bouquins")  
Œuvres de Sade. Ed. Pauvert, 1986-1990

#### SUMMARY

##### ***Maupassant's Psychopathology.***

*Under the pretext that Maupassant died from paralytic dementia, some people are ascribing to this disease a kind of morbid feeling throughout his work, even a long time before he had "bats in the belfrey", which is nonsense. In fact the writer being devoided of circular psychosis was also suffering from satyromania confining to priapism. In such a sexual disorder it occurred that he became extremely fond of Sade's philosophy giving a sharp look to his writings and some private circumstances of his life when he was out of his wits.*

